

Le chant de la création poétique dans *Chronique*

René Rouyère

En septembre 1959, après avoir écrit *Amers*, Saint-John Perse âgé de soixante douze ans, entreprend un nouveau poème intitulé : *Chronique*, dans lequel sont célébrés, en regard du Temps, les grands faits de l'*Humanité* et de la *Terre*. Les leitmotifs de « *grand âge* » et celui du « *soir* » sont dominants.

Le poème se déroule en huit suites relativement courtes, tel un monologue assuré par des guillemets. Sa structuration est assurée par une partie centrale composée de six suites encadrées par une première suite d'introduction — image de splendeur, de violence, d'un coucher de soleil symbole de l'âge du poète — et une dernière, bilan de l'action, ainsi qu'héritage de ce « *cœur d'homme* », âme errante et « *sans tanière* ».

Entre ces deux suites I et VIII, le poème se développe grâce à deux notions principales. La première concerne l'*Humanité* (II-V), « *sans nom ni face* », « *de nul engendré /e/* », et répartie sur l'espace des continents dans un anonymat intemporel. La seconde (VI-VIII) est une confrontation du Temps et de la *Terre*, dans sa création et son évolution : « *face insigne de la Terre* ».

Chacune de ces parties est soumise à la dialectique du mouvement. Tels, la « *danse immobile de l'âge* » (399), le « *tambour de pierre (calendrier) de l'Azèque* » (392), « *le métamorphisme des minéraux* » (391) ; l'apparente éternité des « *coraux du Siècle* » (399), « *le rejet des objets d'époque* » (395), ou celui du « *rang parmi les hommes de l'instant* » (*ibid.*). Cet arrêt lamartinien du Temps s'exprime également par un « *Balancement de l'heure entre toutes choses égales incréés ou créés [...]* » (399).

Il nous est apparu, enfin, que ce poème du Temps de l'*Humanité* et de la *Terre*, était aussi une « *chronique* » de la création poétique dans sa recherche transcendantale d'Éternité, et sa saisie de l'Être, face à la Mort constamment repoussée.

1) Tout commence par la soudaineté de l'inspiration créative, au soir du poète : « *très haut seuil* », « *souffle du large* », « *vastes cirques* ». Naissance heureuse du poème : « *déchirement d'entrailles [...]* sur toute l'aire illuminée du Siècle », et son développement décrit par : « *les plus hautes transhumances* » et les « *ruptures ensanglantées du songe* ». Le « *songe est en haut lieu* », ses « *fruits d'une autre rive* », malgré les aléas exprimés par l'assimilation croisée des « *défaillances du langage* » aux « *élisions du jour* ».

2) Les routes spirituelles « *sans bornes* », dans l'« *outrance* » ou la « *turbulence divine* » — même si « *Dieu se tait* » — nous éloignent de la mort de l'âme. Il s'agit « *d'autres naissances* », hors du classicisme figé des « *Aînés* », et que le poète veut saisir, au-delà de « *l'enfantement des œuvres de la femme* ».

3) Refusant la poésie mièvre et fluide, il nous dévoile, loin des aventureuses épopées du monde, ses propres recherches spirituelles, hors de « *l'étendue /et de/ la durée* », évoquées dans la « *couleur de l'œil des nouveau-nés* ».

Malgré sa morgue et sa violence avouées de « *Prédateurs* », le poète reconnaît « *cette part en vous divine, qui fut notre part de ténèbres* », comme le confirme : « *ce mets [...]* offert [...] en l'absence de l'Hôte » cher aux surréalistes et que l'on retrouve dans les mystères de ces « *étrangers sans nom ni face* », inconscient spectral,

« *accos/tant/ [...] contre le montant de pierre de la porte, les grandes filles de la terre fleurant l'ombre et la nuit.* ».

4) Les « *grâces mortes du langage* » sont associées à l'ébénisterie soignée des meubles anciens et aux vieux livres de collection, situés dans l'espace et le temps, auxquels s'opposent les choses simples, immobiles ou non, mais toujours vivantes. La « *compagne* » du poète, en haut lieu, reste pour lui : « *L'algue fétide de mi-nuit [...] sous les combles* », image que reprend : « *une femme /nue/ seule sous les combles* » de *Vents* (188).

5) Dans *Chronique*, la création poétique est aussi une recherche marine, « *Le soir descend, et nous ramène, avec nos prises de haute mer* ». Même si les prises sont « *vaines* » et les « *mains libres* », pour le poète « *la chose est dite et n'est point dite* ». Reste « *l'honneur, et cette clarté de l'âme [...] foisonnement de l'être* » qui défie la mort.

6) La création pour Saint-John Perse est une transfiguration du réel dans une liberté absolue : « *Nous étendons à tout l'avoir notre usage et nos lois* ». Cette liberté tire son exemple des étapes de la création de la Mer et de la Terre : « *étage* » puis « *étiage* », qui s'étendent et donnent leurs fruits et leur sel. Image créatrice du langage et de l'« *oultre-songe* » : « *L'ineffable /est/ sur son aile* » et la mort repoussée. « *L'Océan des choses nous assiège* ». L'équilibre entre le réel et le spirituel est tel : qu'« *il n'est plus mot pour nous que nous n'ayons créé...* », nous assure le poète.

Cette intemporalité du chant créateur et sauvage, n'a rien à envier à ces arbres de l'enfance, dont le nom « *Saman* » évoque une communication avec l'au-delà, et qui produisent leurs fleurs « *à la nuit* », ou à « *la clarté du soir* ».

7) Ainsi, la mouvance dévonienne de la Terre, déferlement et tissage de l'écriture, se métamorphose en « *son très haut langage* » dans « *l'incessante avancée de sa lèvre d'argile [...]* ». Le poète est satisfait de cette « *chronique* » immobile, comme l'écriture dans son mouvement, et pâte/s/ du futur.

8) Proche de l'issue, c'est pour lui le moment privilégié de prendre du recul, d'« *honorer* » et d'« *éventer* » l'« *aire* » du poème. Sont alors renvoyés à « *Demain* », les « *grands orages maraudeurs* » de la création poétique, et les « *éclairs* » de la révélation.

L'alliance de la chose et du langage est assurée dans le ciel, par le « *caducée* » du dieu entremetteur de la parole.

L'image des grands arbres vus comme de grandes âmes, est reprise dans l'union des racines profondes de la terre — c'est-à-dire de l'inconscient abyssal — et du ciel infini de l'Être. « *Alliance* » chantée à « *la plus haute feuille* », dans son « *Frémissement* » révélateur « *à la plus haute tige* ». Image évoquée plusieurs fois dans *Vents* (180) avec la « *page elle-même bruissante, comme ce grand arbre de magie* », ce « *très grand arbre du langage* », où le désir encore va chanter.

Dans *Amers*, il était « *grand arbre de lumière* », fécondateur de l'esprit. Ici, l'œuvre poétique, « *chemins de pierre brûlante éclairées de lavande [...]* », est « *plus hautaine aventure* », celle de « *feux portés de cime en cime [...]* » mais qui maintenant, tire à sa fin. « *A d'autres d'édifier [...]* A d'autres de lever les marbres [...] ».

Aux « *vieilles rapières* » des chansons d'autrefois, le poète oppose « *un chant plus grave et d'autre glaive... chant d'honneur et de grand âge* ». L'opposition entre « *chanson* » et « *chant* » est notée. Ici, « *chant du Maître seul au soir* », le poème se clôt en « *offertoire* » pour l'Humanité, du cœur du poète, « *où fut l'avidé, et fut l'ardent, et tant d'amour irrévélé [...]* ».

Cette métaphorisation de la création poétique est une constance des œuvres de la maturité de Saint-John Perse. Mais déjà, en 1904, dans *Images à Crusoé* (20), on en note les prémisses dans : « *L'obscur naissance du langage* ». Puis dans la *Gloire des Rois* : « *Tous les chemins silencieux [...] sont ouverts* » (72), et dans la *Chanson du Présomptif* : « *L'homme marche dans les songes* » (79). Cette métaphorisation est plus nette encore dans *Anabase* (1924). Le conquérant, frère du poète, « *voit son âme au reflet d'une lame* » (112) image annonçant la « *fierté d'âme grandissante dans l'épée grande et bleue* » (404) de *Chronique*.

La « *fraîcheur retrouvée parmi les sources du langage* » (248), et « *l'abeille du langage* » (241) sont deux images de *Vents* (1945).

« *La Mer elle-même toute écume, comme Sibylle en fleurs* », fait partie d'*Amers* (261) ainsi que la « *Mer vivante du plus grand texte* » (290). Le poète y parle de Mer « *dans son grand âge* », de « *grandes intumescences du langage [...]* » de « *grands reliefs d'images* », et de « *très beau style périodique* » (266) pour ne citer que ceux-là. Au-delà de *Chronique*, en 1962, dans *Oiseaux*, ces derniers « *se frayant route d'éternité* » (421) sont, « *comme des mots sous leur charge magique* », ou « *quantités syllabiques* » participant ainsi : « *A l'aventure poétique [...] et vocables [...] pour l'exercice au loin d'une divination nouvelle* » (417).

Enfin, en 1974, *Sécheresse*, métaphorisation du langage poétique dans sa « *concision* », tel « *brin de paille entre les dents* », et « *pour des œuvres à venir, plus incisives et brèves* », répondra aux « *démascleurs de chênes* » de *Chronique* (402).

René Rouyère,
Pau